

phie de la décolonisation démasquera les ruses de cet ethnocentrisme. Et les peuples colonisés, revendiquant, avec l'indépendance, leur identité culturelle, retrouveront la dignité dont les avait spoliés l'impérialisme occidental.

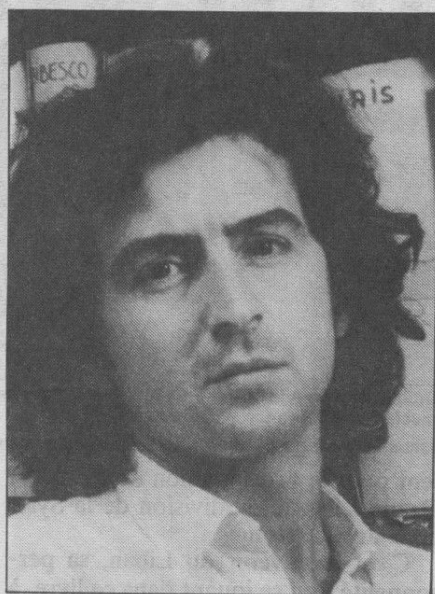
Or, ces notions, qui semblaient acquises, sont remises en cause, après Allan Bloom, par Alain Finkielkraut. Les intellectuels occidentaux, dit-il, qui ont dénoncé chez eux les méfaits de l'ethnocentrisme, les retrouvent aujourd'hui — mais les justifient — chez les autres. Au nom de leur génie national, les nouveaux Etats s'enferment dans une « authenticité » qui débouche politiquement sur le parti unique et socialement sur des traditions trop souvent ignorantes des droits de l'homme. Bien des décolonisés eux-mêmes s'en émeuvent. Telle la Tunisienne Hélé Béji dans son *Désenchantement national* : « Tant qu'il s'agit de me défendre contre la présence physique de l'envahisseur, la force de mon identité m'éblouit et me rassure. Mais dès lors qu'à cet envahisseur se substitue l'identité elle-même, ou plutôt ma propre effigie (nationale) postée sur l'axe de l'autorité, et m'enveloppant de son regard, je ne devrais plus avoir, en toute logique, le droit de la contester. » Force de résistance sous le règne des colons, l'identité culturelle s'est inversée, à leur départ, « en instrument de domination. »

Alain Finkielkraut aborde ici un problème qu'on ne peut sous-estimer : si chaque culture a son propre système de valeurs, où se reconnaissent les membres d'une communauté, peut-on encore en condamner certaines pratiques, sinon par l'arrogance d'une autre culture qui se voudrait supérieure ? Après tout, quand les Aztèques procédaient à des sacrifices humains, ils ne se livraient pas à de pures cruautés, mais à des actes rituels tenant à une vision du monde acceptée par tous et qui donnait un sens à leur vie.

Nul ne polémiquera aujourd'hui à propos des Aztèques. Mais la « querelle de l'excision » est du même ordre, puisque cette mutilation — si scandaleuse qu'elle apparaisse à ceux qui lui sont étrangers — n'est pas non plus opérée par sadisme. L'acceptera-t-on, dès lors, au nom du respect des particularismes ? D'aucuns franchissent le pas. Seulement voilà : les mêmes arguments vaudraient tout aussi bien pour l'esclavage, qui ne relevait pas d'un acte d'une barbarie gratuite. Les historiens montrent fort bien comment un

code d'organisation économique, le « complexe sucre-esclave », né au Moyen-Age dans les plantations du Khouzistan, gagna d'abord Chypre et la Sicile, puis les Caraïbes, avant de se déployer, sous d'autres formes, en Amérique. Il est d'ailleurs significatif de voir maintenant la « nouvelle droite » invoquer la pluralité des cultures et le « droit à la différence » pour appeler l'Occident à se retrouver lui-même : en excluant, bien entendu, tous les autres.

Mais c'est ici que dérape Alain Finkielkraut, écrivant : « Si l'indépendance des anciennes colonies n'a pas entraîné dans son sillage l'épanouissement du droit mais l'uniformisation des consciences, le gonflement d'un appareil et d'un parti, c'est aux valeurs mêmes de la lutte anticoloniale qu'on le doit... » Car une seule question s'impose alors, sans qu'il y réponde



Bernard-Henri Lévy

puisqu'il ne la pose pas : la lutte pour l'indépendance des peuples colonisés était-elle ou non légitime ? Et si oui, comment la justifier sinon par l'exigence de reconnaître l'Autre en tant que tel, libéré des aliénations dues au colonialisme ?

La longue critique par les sciences humaines du naïf ethnocentrisme des Lumières, l'auteur ne s'avance pas, explicitement, jusqu'à la contester : cela lui serait difficile. Il n'y voit pas moins la source de tous les maux : « Pour le dire crûment », n'hésite-t-il pas à écrire, « un racisme fondé sur la différence chasse le racisme inégalitaire des anciens colons. » Que cette dérive, hélas, puisse se produire, nul n'en doute. Ne voit-on pas certains Juifs eux-

mêmes, victimes séculaires du racisme, sombrer à leur tour dans les pires comportements racistes ? Mais la « philosophie de la décolonisation », comme aime à écrire Alain Finkielkraut, n'excluait nullement l'existence de valeurs communes : celles-là mêmes, précisément, qui inspirèrent à de nombreux Occidentaux leur solidarité avec le Tiers Monde. L'auteur, il est vrai, prise les alternatives sans remède, propres aux développements éloquentes : ou les droits de l'homme, ou la servitude des « livrées nationales ». Il lui faut, néanmoins, beaucoup d'esprit de système pour traquer les germes d'un anti-humanisme dans cette recommandation du Collège de France sur l'enseignement de l'avenir : « Concilier l'universalisme inhérent à la pensée scientifique et le relativisme qu'enseignent les sciences humaines, attentives à la pluralité des modes de vie, des sagesse, des sensibilités culturelles. »

Il lui en faut plus encore pour voir dans la même philosophie tiers-mondiste l'une des sources d'un confusionnisme où tout serait également « culturel » : Shakespeare et une paire de bottes. Et où, dans un dernier avatar, « l'individu multiculturel » ne se dégage des lieux communautaires que

Tiers-mondisme : pour se noyer dans les gadgets de la société de consommation. En d'autres termes : on passerait de la Culture (avec un grand C) aux cultures plurielles, puis aux métissages d'une sous-culture.

« Métissage » : le sens est révélateur. Tout comme le caractère uniquement occidental des références de l'auteur à la « haute culture ». Car enfin, la haute culture arabe, indienne ou chinoise n'est pas moins menacée que l'euro-péenne par la vulgarisation médiatique. La juste révolte de l'auteur contre le déferlement de la pacotille serait plus convaincante s'il ne prêtait pas à celui-ci une généalogie imaginaire — en sacrifiant à la mode de l'anti-tiersmondisme. Qu'un Bernard-Henri Lévy, champion multi-médias du « clip culturel » et ex-bateleur de la pub-philosophie, se soit empressé d'en récupérer les thèmes dans son *Eloge des intellectuels* suffit à montrer ce qui menace vraiment la culture. ●

Allan Bloom : *L'Ame désarmée*. Julliard 332 p., 120 FF
Alain Finkielkraut : *La Défaite de la pensée*. Gallimard. 168 p. 72 FF
Bernard-Henri Lévy : *Eloge des intellectuels*. Grasset. 156 p., 55 FF